

L'Achalée no.4

Présente :

C'est-tu beau?



C'est-tu beau?

La quatrième mouture de *L'Achalée* est une conception de la cohorte 2022-2024 du profil Cinéma et littérature (Arts, lettres et communication) qui a posé la litigieuse question du Beau à la communauté collégiale. D'autres l'ont fait à travers les époques. Mais.

Mais enfin, aujourd'hui, c'est la vision de notre communauté qui se déploie. Entre les guerres qui éclatent, les feux de forêt qui ravagent, les opinions qui se radicalisent, elle nous semble plus nécessaire que jamais, cette question de la beauté dans un monde qui dérive dangereusement.

*

Si cette édition de *L'Achalée* existe matériellement, c'est néanmoins grâce à un acte de pure Beauté. Trois fées se sont saisi des oeuvres qu'étudiant.es et enseignant.es ont partagées entre les sessions d'hiver 2023 et 2024. Trois fées au regard magique qui capte une essence et offre une vitrine à l'expression d'un mal être qui coexiste avec la magnificence.

Elles l'ont fait juste parce que.

Au fil des semaines, Raphaëlle Charbonneau (finissante, Production fruitière bio), Élodie Grandmont (finissante, Cinéma et littérature) et Sarah Lapierre (finissante, Agriculture urbaine) se sont mobilisées *pour la beauté de la chose*. Malgré le rythme effréné de leur vie, elles ont arrêté le Temps. C'est-tu beau?

Oui c'est beau.

C'est d'une grande beauté que cet engagement désintéressé.

Scanner le code QR pour avoir accès à une liste de lecture de musique pour accompagner votre lecture de notre revue artistique et littéraire.



Le comité éditorial

Être



Photo par Sarah Lapierre

Brume toxique

Par Vérité voilée

Dans le miroir d'une âme perdue, tu te perds entre le bon
ou le mauvais
Là où l'innocence s'estompe plutôt brutalement
Commence le voyage toxique...

Tes idées se mélangent
T'hallucines, au début tu trouves ça « hot »
Jusqu'à ce que les rêves et les cauchemars se mêlent
Ça te rend fou, plus rien autour de toi existe
Cette chose à une emprise sur toi,
Tu essayes tant bien que mal de te débarrasser de tes
tentations
Mais c'est trop tard c'est comme si un serpent avait
déposé son venin en toi,
La fin est incontournable...

C'est comme un piège qui te mène en manège
Cherchant le calme, le chaos du crack crée une crise
Perdu dans ce cycle vicieux tu te cherches
Elle te parle, te demande de la consommer
Tu ne détesterais pas d'enfin lui dire non
Mais c'est plus fort que toi
À ce moment c'est comme te demander si tu veux boire
de l'eau

C'est rendu inévitable pour ta survie
Ça te détruit intérieurement lentement mais sûrement
Maintenant, lorsque la fin du manège approche
lentement
Tu te demandes si ça en valait vraiment la peine.

Confessions au café avec Elle

Par Yasmine Bensaid

Quatorze-heures, je prends un banc comme témoin,

Je le regarde d'un air certain. Je l'imagine assise là.

Histoire que toutes les deux nous puissions observer ce qui se passe au loin.

Et voir ce qui se passe dans chaque recoin de ce café au style ancien.

En premier cette femme avec son conjoint.

Leur discussion tourne en rond.

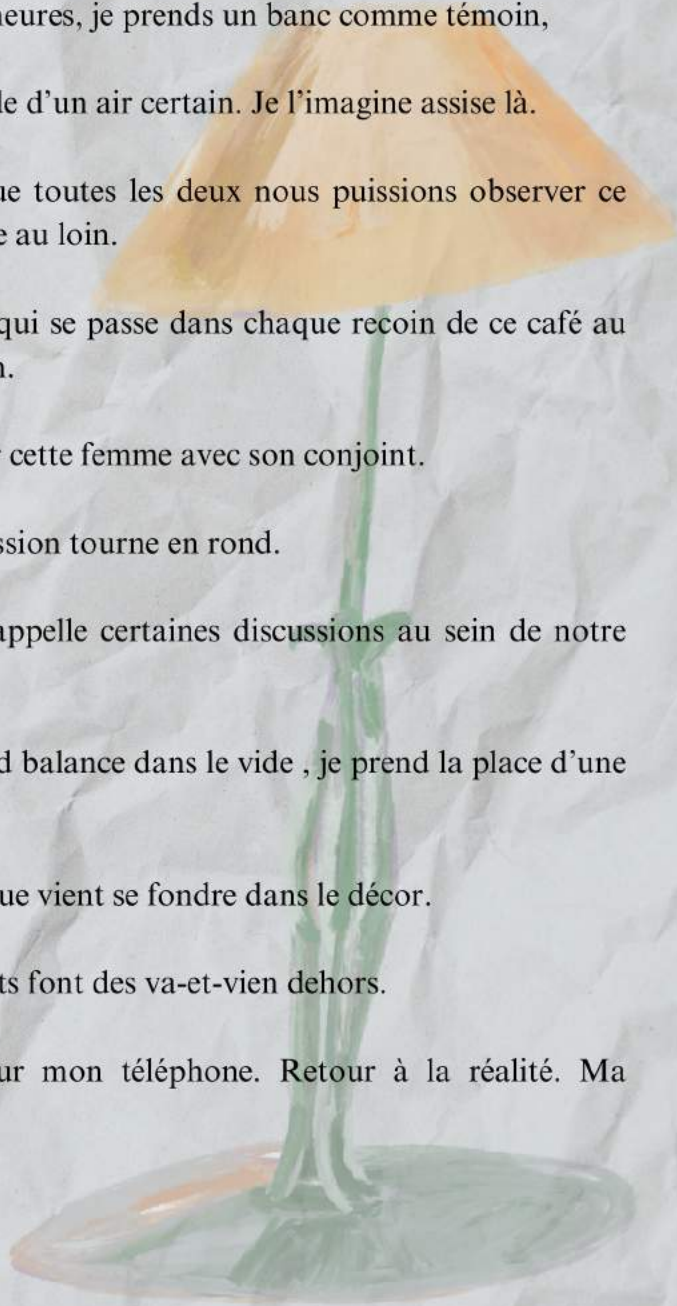
Ça nous rappelle certaines discussions au sein de notre foyer.

Mon regard balance dans le vide, je prend la place d'une narratrice.

Une musique vient se fondre dans le décor.

Les passants font des va-et-vien dehors.

Message sur mon téléphone. Retour à la réalité. Ma génitrice.



Je passe du monde canadien à européen.

Je lis son message et je ris.

J'aimerais, à ce moment là, lui tenir la main.

Partager avec elle ma nouvelle vie.

Brise d'air sur mon visage. Elle a réussi.

J'écris. J'efface. J'essaie de partir de rien.

J'en oublie mon banc, et je m'attarde sur cette plante.

Une plante qui se nourrit chaque jours d'eau.

Mais pas seulement. Elle se nourrit de souvenirs.

Avec ses feuilles en amande, elle a les yeux rivés sur le bistrot.

Et les miens finissent rivés au mur.

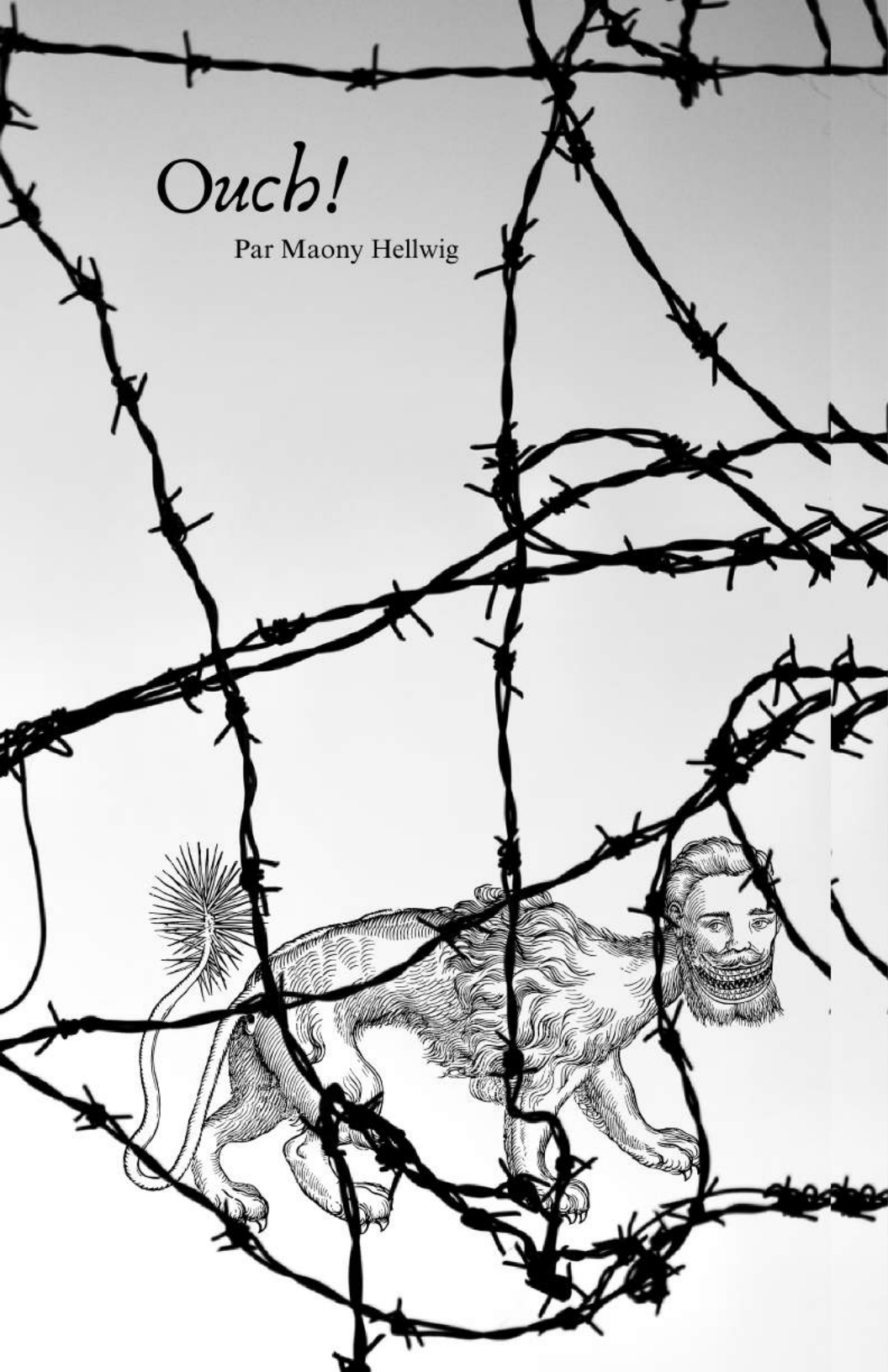
Sur des tableaux aux différents coups de pinceaux.

Qui correspondent aux coup de la vie qui nous chamboulent tous.



Ouch!

Par Maony Hellwig



Ouch!

Ouch ouch ouch!

Esti que j'ai mal!

J'ai mal jusqu'à avoir envie de vomir.

Vomir mes tripes, dégueuler mes boyaux, toute recracher mon corps par en dehors.

Ou par en dedans, je sais pus tant.

Je me rends malade.

Malade de moi-même.

Malade de ma face, malade de ma peau, de mon corps et de tout mon être.

Mon esprit est lépreux, mes pensées sont fiévreuses et mon essence est en train de moisir.

C'est comme un mal de cœur, un mal de maux pis un mal de mots.

J'ai pas les mots pour exprimer à quel point ça fait mal.

J'essaie de les chercher, ces mots-là, mais ils veulent pas.

Ils veulent pas se montrer ni même le bout du nez, perdus entre les neurones grillés qui nagent dans le liquide bouillant de mon crâne.

Ça me brûle par en dedans, pis ça va sortir en bouillie, je le sens.

Un bon bouillon de douleur qui me coule déjà du regard.

Ça coule et ça purule et ça m'écoeure par les yeux.

Ça sort tout seul, comme des rivières déchaînées pendant un orage.

Ça s'arrête pus de couler, ça va finir par me noyer.

Ça glisse dans ma face, je vois pus rien pis j'ai envie de crier.

Le visage tout crissé, tout crispé, j'ai envie de crier pis de tout briser.

Mais rien. Je reste là, pis je manque d'air.

La bouche pognée dans une grimace d'enfant de cinq ans, à brailler comme une champlure sans faire un son.

Pourtant, dans ma tête, ça crie.

Ça crie tellement fort que ça pourrait me faire implorer les tympans.

C'est comme si toutes les p'tites parties de moi, à l'intérieur de moi, y criaient en même temps.

Ça crie si fort que ça vrille dans mon cerveau, ça vibre dans mes tempes pis ça va clairement exploser.

J'ai mal, tellement mal que ça me sort par les oreilles pis par le nez.

J'pus capable.

Y'a qu'une façon d'enlever c'te douleur là, pis c'est d'en rajouter.

D'en mettre, pis d'en mettre, jusqu'à pus rien sentir.

Je m'étais promis de pus le faire.

À croire qu'aucune promesse sert ben ben à gran' chose.

Non, les promesses, ça sert à rien, la preuve, j'suis encore en train d'me dessiner dessus.

Mais promis, j'le referai pus.

J'ai pris mon stylo préféré, le plus pointu de la boîte.

Des longs, des larges, des plus courts pis des plus creux, j'dessine plein de traits, de long en large pis en travers de mon corps.

Ça creuse pis ça pique pis ça m'arrache l'envie d'arrêter.

Ça dégoûte sur le plancher, pis ça me dégoûte de moi-même.

Ouf, au moins le ouch est parti.

J'ai pus mal.

Mon visage se détend, les larmes arrêtent de couler, la morve me sort pus par le nez, c'est bon, je me suis calmé.

C'est le silence à nouveau dans ma tête.

C'est un silence paralysant, comme un silence qu'on entend quand on est sourd.

Un silence assourdissant, qu'on dit.

Le genre de silence qu'on entend après s'être fait un shot d'héroïne, ou s'être shooté dans tête.

C'est le vide dans mon corps, enfin.

Toutes mes entrailles me dégoulinent par les bras, pis osti que ça fait du bien.

Je sens mon corps expulser toute la crasse pis la marde qui restaient collées dans mes tuyaux.

Mes yeux sont tous secs, ça craque pis ça se fissure dans ma face.

Je prends la peine de me moucher, tant qu'à faire, on va sortir le plus de dégueu possible.

Je veux manger ma souffrance pis la recracher à pelletées de larmes pis de bave pis de crottes de nez.

C'est peut-être ça mon problème, vouloir éviter le pas beau de mon intérieur au complet, jusqu'à ce qui reste pus rien de moi.

Juste une enveloppe vide.

J'ai envie qu'en tranchant de bord en bord, y'aille rien qui sorte.

Juste de l'air pis de la poussière.

J'ai envie de ramper hors de moi-même et crier.

Gueuler à m'en déchirer la voix.

Je le sais, si rien ne sort, tout va pourrir.
Je peux déjà sentir les vers gigoter sous la pulpe de mes
doigts.
Les larves qui se tortillent par milliers à travers mes
veines pis mes artères.
Je regarde mes dessins, le stylo au bout de la main.
Est-ce que c'est assez?
Assez profond?
Assez visible sans pour autant sauter aux yeux?
Assez douloureux, sans pour autant sauter aux yeux?
Si c'est pas assez, ça va revenir, pis je suis vraiment tanné
que ça revienne.
À chaque fois, y'en faut plus.
À chaque fois, j'en veux plus.
À chaque fois, j'ai l'impression que c'est pas assez, pis si
c'est pas assez, ben je finis par me dire que c'est pas assez
beau.
Que j'y suis pas allé assez fort.
Que je méritais pas de me faire ça alors que d'autres
souffrent plus que moi.
Dire que d'autres souffrent plus que ça!
Ouch!
Esti que ça doit faire mal!
Mal jusqu'à s'en vomir toute le dedans, pis même plus.
Plus que tout ce qu'un être humain peut bien contenir.
Du sang, des tissus, des muscles, des cheveux, des os, des
excréments.
Y doit y avoir ben plus que ça.
Ça doit faire mal jusqu'à s'en vomir l'âme.
Mais cette fois, c'était la dernière.
Promis juré craché.

Je regarde mes dessins, prends un rouleau d'essuie-tout
sur l'étagère, pis un paquet de plasteurs.
Faut ben que je ramasse le surplus d'encre qui déborde.
De l'encre rouge rouge rouge, cette couleur, c'est ma
préférée, ma préférée pour dessiner.
Y'en a partout, perlant au creux de ma clavicule,
coulissant du haut de mon épaule, passant par le creux
de mon coude pour courir le long de mes doigts. Mon
corps est une œuvre d'art, comme dirait Schmitt.
Le mieux, ou peut-être le pire, c'est que ces dessins-là, ils
s'effacent pas.
Ils deviennent plutôt rosés avec le temps, puis finissent
par tourner au blanc, mais jamais ils s'effacent.
Jamais ils s'en vont.
C'est plus des sculptures que des dessins.
Pis c'est plus des gravures que des sculptures,
finalement.
J'examine mon œuvre, satisfait.
Rassasié.
Du rouge, du blanc, même un peu de bleu pis des bosses
pis des craques, que je recouvre de mes longues
manches.
Je suis un artiste, certes, mais ce type d'art-là n'est
réservé qu'à la noirceur de mon monde.



Peinture par Raphaëlle Charbonneau

Ces peintures dissimulées n'appartiennent qu'à ma poésie secrète.

Dégagez, regards autres!

Ils comprendraient pas mon art, je crois.

Certains diraient même que je me détruis à petit feu. La destruction n'est-elle pas une forme de création, selon vous? Je suis l'oeuvre d'art, je me dis, puis je me demande de même, tout haut:

«C'est tu beau?»



Photo par Victoria Bouffard

C'est-tu beau?



photo par Victoria Bouffard

Cochez votre réponse:

Oui

Non

En miettes

Par Kari Guillemette

Affamée, elle goûte, déguste, savoure.

Elle consomme tout sur son passage : nourriture, jeux, livres. Sa curiosité prend doucement des rondeurs, tout comme sa chair de porcelaine.

On la met en garde contre la nature humaine.

On lui achète des Barbies et on l'inscrit à des cours de patinage artistique : la fillette doit révéler la poupée en elle.

Petite espiègle et candide, elle aime le crépitement des lames sur la glace, le froid dans ses cheveux et l'odeur du caoutchouc des rondelles de l'aréna. Elle pratique les sauts de lapin, les courbes de sortie, le freinage. Elle ne se doute pas que des voix, là dans les gradins, parlent de ses jambes de porcelet, de son ventre de veau, de ses fesses d'agneau, de son cou d'oie, de ses joues de lotte.

Fille-faïence, emmurée dans l'enfance que rien ne fissure encore. Pas même les regards sur ses courbes céramiques.

Dans sa chambre blanche comme du lait, elle joue avec ses nombreuses Barbies.

Barbie en bikini rose framboise à la piscine. Ken et Barbie amoureux en Winnebago. Barbie en robe du soir argent dans sa Korvette rose magenta. Barbie sur son cheval à la crinière d'or.

Des Barbies blondes aux jambes longues et lustrées, aux seins fermes et plantureux, aux hanches fines et discrètes.

Aucune ne lui ressemble.

Les jeunes filles de la patinoire ont des jambes double axel, des bras arabesques, des cuisses pirouette assise. Des mini Barbies blondes aux robes rose fuchsia et aux paillettes d'or et d'argent patinent la tête haute, les yeux plantés dans le fier regard de leurs parents assis, là dans les gradins.

Aucune ne lui ressemble.

Aucune.

Elle vieillit. Sur Instagram. Facebook. Snapchat. Twitter.



Photo par Jacynthe Allard

À l'aréna.

L'email de sa peau craque déjà, par endroits.

Son corps est sans cesse soupesé – matière grasse sous la loupe numérique. Ses courbes appétissantes dévorent son estime de soi. Son reflet XX large n'entre plus dans les selfies ou les photos de groupe.

Les voix, là dans les gradins, ne se cachent plus pour humilier la lourdeur, la moiteur, l'odeur flasque de sa chair adipeuse.

Ses yeux cherchent la bienveillance, mais ne trouvent que des mots vides : « rentre ton ventre, mets du noir, pas du rose, pas trop moulante la robe, mange moins, prends de petites bouchées. »

Elle range ses Barbies et se recroqueville sur elle-même.

Elle mâche vite, respire fort, avale tout rond.

Lorsque l'obscurité engloutit sa carcasse de suif, elle met deux doigts au fond de sa gorge et expulse en jet ses plaies abyssales puis se glisse tremblante sous la couette. Elle serre sa poupée de chiffon jusqu'à ce que ses mains crèvent son cœur chamoisine. Elle s'endort dans la froideur nocturne de sa chambre remplie d'ombres.

Il est loin le temps des poupées.

Disparu à grands coups de couteau dans le plastique des Barbies égorgées ou amputées puis jetées au fond d'un sac poubelle dans les profondeurs de son garde-robe.

Elle casse les écrans pour fuir son image flaccide dont les formes épouvantent les like et les emojis. Elle reçoit des memes et des textos d'insultes, par dizaines. On la ghoste. On la trolle. Elle se barricade dans sa chambre et ingurgite des flacons de *Contrave*, de *Saxenda* et de *Xenical*. Random.

De nouveau sur la glace.

Ses doigts agrippent son menton triple chocolat, égorgent sa trachée obstruée par son dégoût d'elle-même, griffent la peur sur ses joues braisées à la sauce de cacao. Le sang – un coulis de framboise le long de sa bouche anxieuse.

Son visage éclate en morceaux d'amandes caramélisées. Elle pèle sa peau d'orange sanguine et suce sa colère jusqu'à la moelle.

Elle plonge ses deux bras aux creux de son ventre triste et spongieux et ressort ses boyaux de saucisses de bison aux fruits et cassis.



Peinture par Raphaëlle Charbonneau

Elle déboîte ses épaules rôties aux herbes fraîches et effiloche ses bras soulagés de mijoter lentement dans un mélange de Dijon et de barbecue qui embaume l'aréna.

Pendant qu'elle lèche ses os solitaires et ses cartilages rougis : là, dans les gradins. L'eau à la bouche, on la filme, la prend en photo.

Au crépuscule, on ramasse les miettes avec la zamboni.



Photo par Éliane Côté

Dans la peau de Mercedes

Extrait du texte de Caroline Leblond

bǎo : pour protéger, prendre soin.

dìng : pour pacifier, être en repos.

jiàn : pour renforcer, tonifier.


shēn : pour enraciner, vivre.

Sur son lit d'hôpital, mon arrière-grand-mère est dans le coma provoqué par le délirium du traumatisme. Durant la nuit, Mercédès s'est levée pour aller aux toilettes, seule, comme une femme autonome le ferait. Elle est tombée dans le corridor de sa résidence. Elle s'est cassé une hanche. Elle a 102 ans et 6 mois.

À Saint-François-d'Assise, on lui a enlevé son dentier, ses joues se creusent. Sa bouche est ouverte, ses lèvres gercées. Une bouche comme une cavité avec la langue qui tressaille à l'intérieur. On dirait celle d'un nouveau-né. Une couverture blanche avec deux bandes bleues recouvre son corps rétréci. Moïra, la préposée aux bénéficiaires attirée à Mercédès, entre dans la chambre. Avec des gestes tendres et fermes à la fois, elle la borde comme on borde les enfants en s'assurant qu'aucune partie du corps ne se révèle.

« Je ne veux pas qu'elle ait froid. »

Sous la couverture, sa cage thoracique se soulève doucement. L'oiseau de sa vie contenu à l'intérieur. Les machines autour de sa couchette écoutent, tracent et bipent les signalements du corps. La chambre comme une portée avec les dernières notes de sa musique intime.



Elle m'émeut.

Ma main soulève la sienne, si délicate que je ressens ses soubresauts.

Sa peau est translucide et si mince comme du papier de riz.

Je vois les réseaux de veines, tout un système complexe, un arc-en-ciel de vert jusqu'au violet. Je vois les os des doigts, chaque phalange attachée aux os de la main et à ceux du poignet. L'homme de Vitruve ne parvient pas à rendre compte de la finesse et de la complexité anatomique.

« Je suis arrivée, mamie. »

« Es-tu heureuse, mon loup? »

C'était l'année dernière. Je rentrais d'un séjour à Barcelone particulièrement pénible. Des semaines de castings à attendre, nue, entassée parmi les autres rousses, brunes et noires dans des entrepôts frigorifiques, tatouée comme une girl de Victoria M, mais sans contrat au bout de la ligne. À force d'incarner la mannequin, j'en oubliais le petit mot doux que me donnait Mercédès et qui me ramenait dans le corps de mon enfance. La peau tendre et potelée, les joues bien rondes à force de manger ses pains à l'orange. Mercédès me ramenait à ce qui tremble à l'intérieur. Assise sur le divan, j'étais à ses côtés, dans le salon de son bungalow. Pendant qu'elle se roulait les plantes des pieds sur ses bǎo ding jiàn shēn qiú, que Top Modèles jouait à la télévision et que le lazy-boy craquait à force de se balancer, Mercédès m'a posé cette simple question, de la même façon qu'elle demande

combien je veux de galettes à la mélasse chaque fois que je vais la visiter : « Es-tu heureuse, mon loup? »

Les mannequins de Top Modèles posaient dans le showroom de la famille Forrester. La lumière d'après-midi coulait dans le salon. Un éclairage trop net. Aucune ombre entre nous. Le couinement du fauteuil s'est arrêté, le regard de mamie s'est détaché de son soap américain, elle a repoussé au loin ses balles chinoises.

« Viens, mon loup, c'est prêt. »

Je l'ai suivie jusqu'à la cuisine, l'observant sortir le plat du four avec ses mitaines rouges gigantesques, puis le déposer sur la cuisinière, découper une large part de pâté au poulet, la déposer dans l'assiette et la tendre vers moi avec ses petits yeux gris à demi-fermés, satisfaits du résultat – croûte brunie à point, croustillante, béchamel veloutée, petits pois d'un vert éclatant, carottes, céleris et blanc de poulet bien enrobés. La pièce embaumait. Les effluves autrefois apaisants soulevaient maintenant un arrière-goût aigre au fond de la gorge. Je l'ai observée attendre que je m'empare de l'assiette, me précipite à ma place, la porcelaine à peine déposée sur sa nappe en plastique fleurie, comme lorsque j'étais gamine. Elle voulait savourer le plaisir de me regarder manger avec appétit, bouchée après bouchée.

Je n'ai pas pu.

C'était au-dessus de mes forces.

J'ai prétexté devoir partir pour un casting de dernière minute. Lorsque je me suis penchée vers sa joue pour l'embrasser, son visage s'est dérobé vers la cuisinière.

J'ai agrippé mon imperméable, mon sac, et je me suis sauvé en voleuse du bungalow de mon enfance avec cette question qui m'enfonçait dans la honte : « Quand l'appétit s'est perdu au détour de l'adolescence, comment pourrais-je manger à nouveau ton pâté au poulet? » C'est la dernière fois où je l'ai vue. J'étais trop absorbée à parcourir la planète, à attendre qu'un photographe me voie, qu'une styliste croie au potentiel de ce corps sculpté par des années de gymnastique, de yoga, de jeûne et d'abstinence. Une lente dégradation.

Ma main sur celle de Mercédès n'a plus de couleur. Elle attend d'être maquillée, elle devient la couleur qu'on lui donne. Ma main est froide, elle vibre à la vie qu'on lui insuffle. Celle de mamie palpite avec une telle force. Son étreinte m'apaise. Je jette un œil derrière, il n'y a personne dans le corridor. Je la laisse un instant, seulement pour aller fermer la porte. Il ne me reste que peu de temps. Me glisser sous la couverture, me coller tout contre elle, fermer les yeux. Sa chaleur est un rempart contre le reste du monde. Mamie me berce encore.

Elle entrouvre ses yeux gris.

-- C'est toi, mon loup?

-- C'est moi.

-- Je rêve?

-- Oui, on peut aller où tu veux.

Je suis avec elle dans sa cuisine. La lumière entre par la fenêtre au-dessus de l'évier, s'infiltré entre les boucles blanches de sa permanente. Son tablier lui serre le ventre.

Ses mains habiles me tendent l'assiette remplie d'une large part de pâté au poulet. Ses doigts sont

courbés après un siècle passé à brasser ses chaudrons, à faire la vaisselle, à manipuler ses ustensiles. Sur la table du patio, à côté d'une carafe de limonade, le plateau en verre que mamie sort pour la grande visite contient une succession de galettes à la mélasse et de pains à l'orange sortis du four avec son aura de fumée.

Cette fois-ci, je prends l'assiette.



Photo d'Éliane Côté

Photo d'Éliane Côté



Photo d'Éliane Côté



Photo de Victoria Bouffard





Court métrage qui nous plonge dans la saturation de la vie étudiante, tout en nous rappelant de respirer à travers le processus

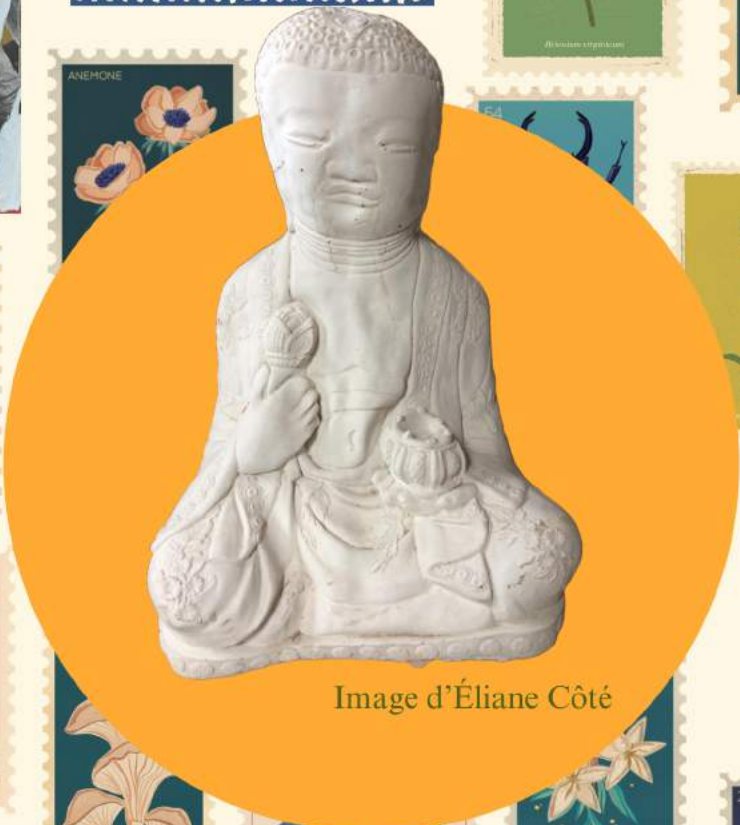


Image d'Éliane Côté

Utiliser les codes QR afin de visionner les films!



Fantaisie



Vers l'avant

Par Élodie Grandmont

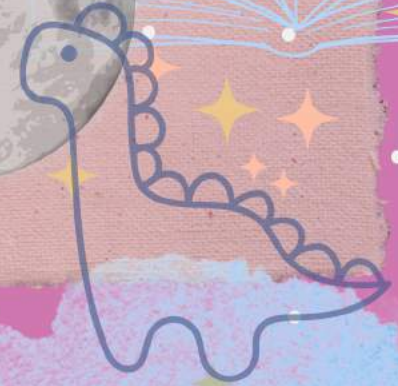
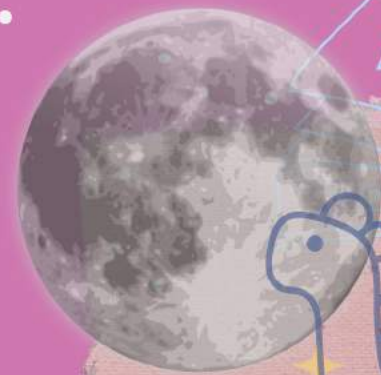
Je marche tranquillement vers une destination jusqu'à ce jour inconnue avec, en tête, le désir d'un futur à mon image. La route est cahoteuse, mais lisse à certains endroits. D'un côté de ce chemin allant jusqu'à l'infini, le ciel est d'un gris sombre tournant vers le noir. Les oiseaux volent bas et hurlent avec la même intonation agressive qu'une corneille. Au loin, des arbres morts avec l'aspect incendié tapissent l'horizon. Cependant, une toute petite fleur détonne du paysage. Elle est d'une beauté paradisiaque par sa couleur vivante et ses pétales parfaits.

En tournant la tête, de l'autre côté de l'allée, le décor est complètement contradictoire. Le ciel est parsemé de nuages blancs comme la neige. Le fond a les couleurs de la barbe-à-papa rose, bleue et même violette. Ce sont des colombes qui virevoltent et chantent dans cette atmosphère rêvée. En perspective, de grands saules pleureurs dessinent le lointain avec leur feuillage onirique. Par contre, en avant-plan, une carcasse de rat en décomposition couverte de mouches défait cet endroit merveilleux. Et puis, il y a moi au milieu de tout cela. Moi qui se questionne constamment sur ma propre personne et qui doit prendre, chaque jour, des décisions qui me feront avancer sur cette route avec quelques oscillations vers la droite ou la gauche qui m'amèneront graduellement vers le bout de cette infinité. Derrière moi, des millions de gens empruntent le même chemin vers un avenir incertain.

IL SE SENT SEUL AU MONDE
ELLE NE VIENT PAS DE LA TERRE...

SATURNE XVI

UN FILM D'ADÈLE-ANNE LAVIGNE
ET MAONY HELLWIG



POUR VISIONNER LE FILM







Faune

Par Ju Houde

Photo de Ju Houde




Faune fresque frissottée
Fantastique fanfare de sérénité
Boucle silencieuse des fans de vitesse ivre
Fugitive pièce organique du vert, du blanc
Et du temps s'aimant
S'accueillant
L'authenticité au vent



Furieuse folie fraîche
Fantastique Fjord
Fanatique trippeux du fabuleux
Fioritures du passé osé
Tachant les courbures
Précieuses et immortelles
d'une nature pure et dure
faune fabuleuse
folie amoureuse
fabuleuse scène du frais
symbiose du fruit d'une
nature comique coquine
et ludique qui anime le cœur charnu des amis déchus,
car cette mise en pièce
souple déesse
ne sait plus apprécier
qu'un verre au nez
ces êtres avides de vivre
ne se consomment qu'au large de leur santé
dégustant leur folie de vie
noyés dans leur verre
de fruits défendus
pourquoi la mer est plus belle dans sa jeunesse maman?
Parce qu'en vieillissant nous ne la voyons plus
Belle comme avant, nous l'aimons encore, mais ivre seulement

Photo de Jacynthe Allard



Nature



Je vis sur la réserve

Par Aude Fournier

Je vis sur la réserve

Dérive vers l'inconnu

Le RéserVoir Haut

Je suis le courant

L'eau qui ravive/menace

Je me tiens droite pour mieux flotter

Tiens le bouchon pour préserver ce qu'il reste

ROUGE

Si le courant pouvait nous rapprocher

Permettre de **S'ACCROCHER**

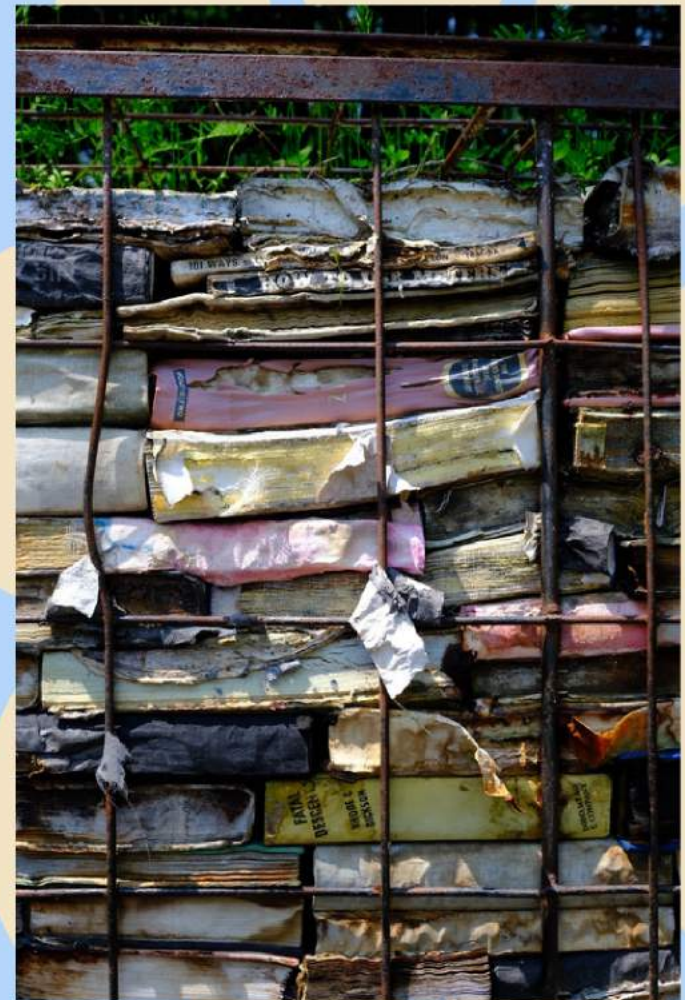
Tu l'accroches à moi

Pour ne pas **COULER**

Pour trouver plus de légèreté

Je suis la Réserve d'air

CLIMATISÉ



Arbre en cage

Photo par Sarah Lapierre

Nénuphar

Par Raphaëlle Charbonneau

À chaque soir, je m'endors en me rappelant que je devrais vraiment appeler une compagnie d'assurance habitation, parce que si je passe au feu, je suis vraiment dans marde.

Il y a un gros amalgame de pensées dans ma tête, je pense trop, ça me rend triste... Y' a rien qui sert à rien. Le territoire du Québec est tellement beau qu'il me donne envie de pleurer.

Après je pense à la montée de la droite radicale...

Il y avait un animateur de radio qui disait que ce phénomène de la montée de la droite atteignait un plateau. Avait-il raison? J'en doute...

Je sais plus ce que rien veut dire, la gauche, la droite, la gauche n'est plus la gauche maintenant, ça veut plus rien dire. Je me parle à moi-même dans mon lit, en chuchotant, je dis tout ce que je pense à voix basse et je finis par laisser tomber, ça me déprime, je suis tannée, je vais dodo.

Nénuphar, née nue phare. C'est une femme que j'ai rencontrée. Je l'aime et je lui en veux. En fait, je ne l'aime pas, je l'adulte et je l'idéalise.

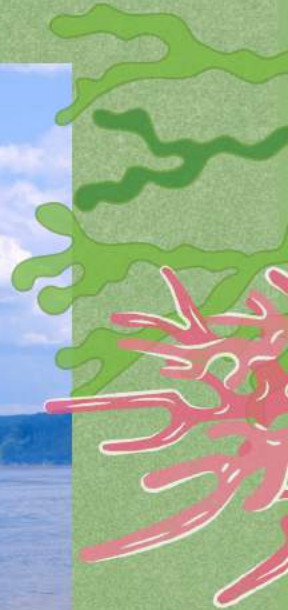
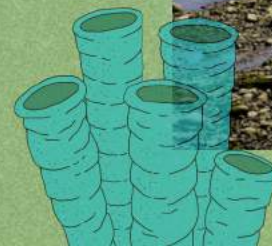
Laissez-moi vous parler de Nénuphar avant que la haine haine haine.



Nénuphar est verte olive, quelquefois brune, mais c'est tout. Nénuphar est un rassemblement de courbes et de cris stridents, mais apaisants. Nénuphar est chaude, bien que son nom puisse nous rappeler l'eau froide des lacs et des marais. Nénuphar, ce sont les plantes, les indigènes, celles des marais, mais ce sont aussi les plantes tropicales. Comme la grenadille qui ressemble à l'orange. Nénuphar ne bouge pas, elle reste immobile et droite dans sa psyché et part dans tous les sens dans le monde physique. Elle est pareille comme moi.



Photo par Sarah Lapierre



C'est bien ça le problème : Nénuphar et moi avons une personnalité trop similaire, nous sommes essentiellement pareilles, mais nos âmes ne se connaissent en aucun point. Je connais Nénuphar, parce que quand je lui parle, je suis là et je me sens bien, je l'écoute et je lui attribue des similarités à moi-même. Des fois, j'ai l'impression que personne ne la connaît vraiment, puisque son âme est fermée à tous. Je dis sûrement cela parce que c'est moi qui ne la connais pas bien et je projette cette image injustement. Il est toutefois certain qu'il y a un vide dans sa personne que je veux aller chercher, que je veux extirper à la surface.

Ça m'arrive de croire qu'elle m'apprécie comme je l'apprécie.

Ça m'arrive de tourner la tête et de regarder dans ses yeux d'eau douce.

Ça lui arrive de m'écrire des choses gentilles pour aucune raison.

Ça nous arrive de rire aux éclats jusqu'à ce qu'on pleure.

C'est pas grand-chose, mais ça compte pareil pour moi.



Photos par Sarah Lapierre



Racine oubliée

Par Samuel Duhaime

Les racines de ta voix remontent jusqu'à ta surface
Tes pairs tombent du ciel, alors que tu commences à perdre
la tête

Ton tronc chante la misère jusqu'à pleurer l'éternité
L'atmosphère rend ton élévation invisible



L'ouest hurle l'urbanisme
L'est crie l'éclipse de la nature
Ils viennent d'oublier ton importance
Tu t'évapores tranquillement dans l'univers
Tu sens tes membres s'envoler dans la paralysie
Tu cherches à entendre la mélodie du passé
Tu deviens une lumière qui perd la mémoire
Tu clignotes pour te souvenir du temps

Le bruit découpe tes pensées
Les nuages volent ton âme
Ton existence se déracine de la terre
Mais ta vie poétise déjà notre mémoire

Tu grimpais sur mes racines autrefois
Tu souriais en me regardant
Ta naïveté paraissait si pure et si magique
J'aimais te voir dans ton monde imaginaire

Photo par Sarah Lapierre



Tu bois pour oublier la ligne du temps
Tu vis pour ne plus sourire
Ta vivacité perd son essence
Je n'aime pas te voir perdu

Tu finis mes phrases
Tu cherches à me faire sourire
Ta gentillesse m'enchanté
J'aimerais pouvoir me rappeler qui tu es

Parce qu'on avait hâte au printemps!

Voici un beau court-métrage sur l'attente du printemps et la résurgence de la vie et des plantes.
Plongez vous dans cette microbulle ensoleillée.



Scannez le code QR pour visionner le film!



Un film d'Adèle-Anne Lavigne

Au loin, une végétation

Par Élodie Grandmont

Au loin, une végétation flotte au-dessus de l'eau brouillée
du marécage

Dans l'odeur d'égout qui se dégage de l'endroit
Elle est plus haute que tout
Plus belle que tout

Le ciel est parsemé de nuages sombres annonçant l'orage
L'air est lourd
des poissons flottent

L'arbuste, de sa hauteur majestueuse, respandit

Les branches remplies de feuilles colorées

Comment a-t-elle pu s'accrocher?

J'avance d'un pas dans la surface boueuse
M'enfonce encore plus creux dans l'inconnu
Aspirée. Elle m'émerveille

Il me faut avancer
Il me faut lui toucher

Dans le tonnerre qui gronde à mes oreilles
Entre les gouttes énormes qui s'écrasent sur mon front
Je tiens bon
Je tiens jusqu'où mes intuitions me mèneront

Il a réussi à venir jusqu'à moi
Jusqu'où d'autres ont abandonné

Rien ne bat quelqu'un qui croit qu'il l'atteindra

Colère

PALETTE INFINIE

Par Alex Lambert




Je trouve ça beau
Le sang la colère le rouge
La passion des amoureux
Le regard des soldats qui reviennent de la guerre
Le poids de sa colère et sa tristesse

Je trouve ça beau
Le miel la douceur l'orange
Les flammes douces d'une chandelle
Le regard calme de mon chien
Mon nom qui résonne dans le monde

Je trouve ça beau
Les fleurs la joie le jaune
Les champs dorés de blés et de bonheur
Le rire des enfants dans les parcs
La vie de mon père, son sourire

Je trouve ça beau
La terre la nostalgie le vert
Le regard des aînés sur leurs petits-enfants
Les lettres traversant le monde
La forêt en arrière de chez moi

Photo par Jocynthe Allard




Je trouve ça beau

Les pierres le dégoût le turquoise
Les mineurs dans le sombre et l'humidité
La maladie qui traverse le monde
Mon petit frère détruisant sa liberté

Je trouve ça beau

Le vide la tristesse le bleu
La lune qui veille sur la nuit
Les lumières du théâtre avant le lever de rideau
Mon siège de cinéma vide

Je trouve ça beau




Les pensées la peur le violet
Les nuages d'orage
Les délicieux bleuets sauvages
Les fleurs de ma mère dans le jardin

Je trouve ça beau


Les couchers de soleil l'amour le rose
Les papillons qui flottent dans le vent
Les plages vides au lever du soleil
Son regard doux dans le mien

Je trouve ça beau



La nuit le silence le noir
Les plumes des corbeaux qui nous surveillent
Le fond inconnu des océans
Les yeux des gens que je croise

Je trouve ça beau



L'arc-en-ciel d'objets d'émotions de couleurs
Les visions du monde

Ma lueur orange brûlé

Par Alex Lambert

Un nom c'est une identité

Un nom c'est quelque chose que tu dois porter avec fierté

Un nom c'est ce qui te définit

Un nom c'est le premier cadeau que tu reçois

Et parfois, ton nom n'est pas fait pour toi.

J'ai obtenu un nom rose, un nom que je n'ai jamais aimé

Je ne voulais pas non plus d'un nom bleu

Je voulais un nom orange.

Un nom orange brûlé.

Un nom incandescent et plein de flammes

Je veux un nom orange brûlé.

Cette idée m'a valu des insultes

Seulement du bleu et du rose dans ce monde

Le noir aspirant toute joie au fond de ma tête

Carbonisant mon cœur

Ce nom orange brûlé.

Il m'a cousu les lèvres et brisé

Donner des coupures brûlantes de sang

Des tremblements dans tout le corps

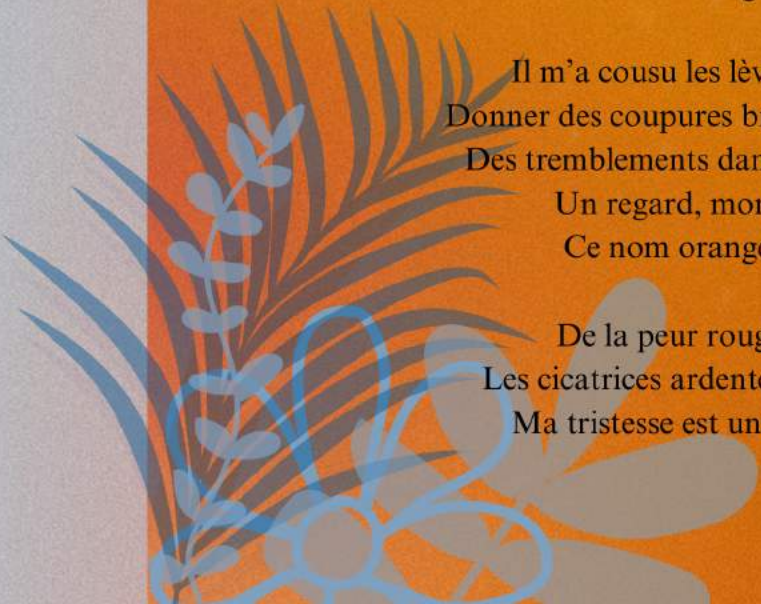
Un regard, mon regard

Ce nom orange brûlé.

De la peur rouge foncé

Les cicatrices ardentes sur la peau

Ma tristesse est une fournaise



Bleu

Bleu. Le ciel lavande s'agence à l'océan pétrole. Les moutons gris pleurent, noyant la terre qui devient boue. La cigale n'a pas chanté depuis des lustres ! Dans le nord, les montagnes flottent dans l'Arctique et les poissons bronzent sur la Côte. Les cristaux disparaissent, l'herbe renaît. Cela ne reste pas sans conséquence, Gaïa meurt. Elle manque d'oxygène. Elle se noie. Bientôt, notre civilisation rencontrera les Atlantes. Peut-être que dans un futur lointain, les sirènes existeront ? Seule Gaïa le sait. Une chose est sûre, le feu ne la tuera pas, mais ce bleu.

X.

Leroux



Photo par Sarah Lapierre

Tombe en gouttes du bout de mon doigt
Ce nom orange brûlé.

Un crayon détruit ma peau
Des ongles saignants
Cette douleur en cendres
Tout cela pour n'être que des morceaux
Ce nom orange brûlé.

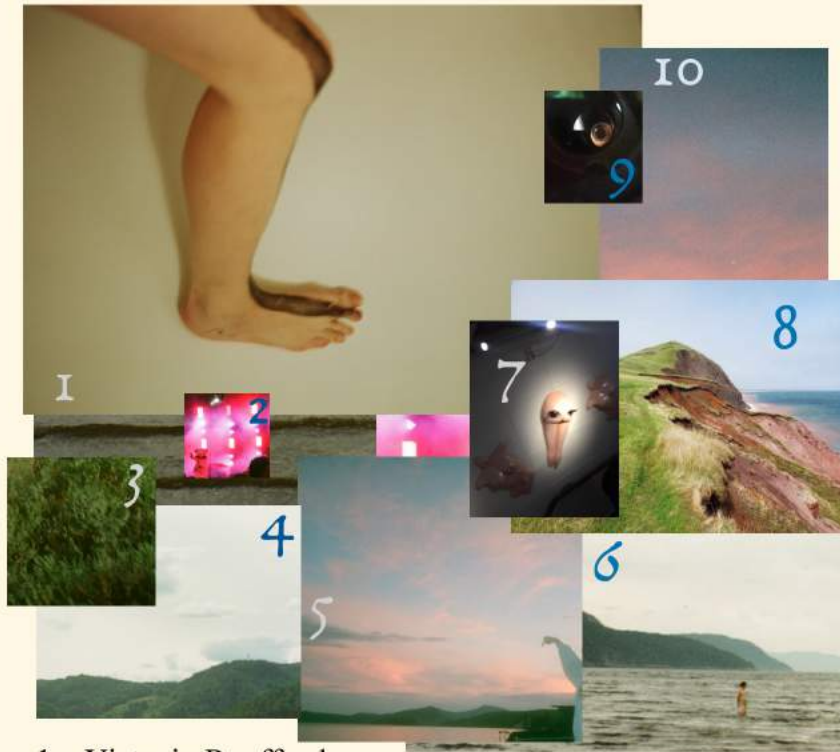
J'ai tellement pensé
Pensé à disparaître. Sauter.
Pleurer dans le secret toutes les nuits
Imaginer la suite après l'obscurité
Ce nom orange brûlé.

Des papiers pleins de larmes et d'encre
Une lueur d'espoir
Un appel m'annonce la nouvelle
Meilleure de ma vie
Ce nom orange brûlé va devenir mien.

Maintenant, une armure de feu me protège
Vous ne connaissez pas mon histoire

Combat
Jour après jour
Cœur brisé, mais sourire aux lèvres
Mon nom orange brûlé.

LES PHOTOGRAPHES



- 1: Victoria Bouffard
- 2: Sarah Lapierre
- 3: Sarah Lapierre
- 4: Sarah Lapierre
- 5: Sarah Lapierre
- 6 : Audrey Plamondon
- 7: Éliane Côté
- 8: Jacynthe Allard
- 9: Éliane Côté
- 10: Sarah Lapierre

Ainsi que
Victoria Bouffard pour la page couverture

Remerciements

Merci aux auteurs et aux autrices pour la soumission de leurs textes:

Vérité voilée, Yasmine Bensaid, Maony Hellwig, Kari Guillemette, Caroline Leblond, Élodie Grandmont, Ju Houde, Raphaëlle Charbonneau, Aude Fournier, Samuel Duhaime, Alex Lambert, X Leroux.

Merci aux photographes et aux artistes visuels:

Victoria Bouchard, Jacynthe Allard, Sarah Lapierre, Éliane Côté, Raphaëlle Charbonneau, Audrey Plamondon, Adèle-Anne Lavigne, Ju Houde, Marion Hamel, Élodie Grandmont et Maony Hellwig.

Merci au comité de révision linguistique incluant Audrey Tremblay, Nancy Bergeron et Kathleen René-Jutras.

Merci au soutien moral et organisationnel de la part de Audrey Tremblay et Félix D'amours.

L'Achalée ne se serait pas rendue jusqu'aux presses sans l'aide du Service socioculturel. Nous les en remercions.

Le comité éditorial 2023-2024:

Raphaëlle Charbonneau

Élodie Grandmont

Sarah Lapierre